

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

AOÛT 1876.

QUARANTE-ET-UNIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

1876

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

AVENIR DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

(Suite.)

CARACTÈRES.—IDÉE RELIGIEUSE.—SUPERSTITIONS.

Après tout ce qu'on a déjà écrit sur le Nord-Ouest, les mœurs, le caractère, le genre de vie, etc., des Indigènes de ce pays, il paraît superflu pour moi de vouloir ajouter quelque chose aux nombreux volumes des hardis touristes, qui ont parcouru les plaines et les forêts, arrosées par les deux rivières sœurs Saskatchewan et leurs nombreux tributaires. Mais si l'on considère que ces auteurs voyageurs, quoique possédés par la fureur de faire des livres, n'ont écrit qu'en courant, n'ayant dans l'esprit que le désir d'avoir des trophées de leurs chasses, et n'ont donné le plus souvent que des notions et des appréciations sur les peuplades qu'ils ne voyaient qu'en passant, et dont ils ne comprenaient pas la langue, on ne sera pas étonné que quelqu'un plus en état et plus en droit de parler des Sauvages, rectifie de semblables erreurs. Je connais quelques-uns de ces Messieurs, qui, après avoir fait *un livre* sur leurs voyages dans le Nord-Ouest, de retour dans leur pays, avaient la chance d'être crus par des gens qui ont la manie de croire tout ce qui est dans les livres.

CARACTÈRES.

Pour montrer le caractère d'une nation, il faut avoir vécu avec elle, l'avoir étudiée et ne pas être dominé par des préjugés. Avec tout cela et malgré un esprit d'impartialité, on peut se tromper beaucoup en voulant apprécier une tribu, un peuple chez qui notre position et nos rapports avec lui, peuvent nous faire trouver des défauts là où il n'y en a pas, et souvent nous faire trouver des qualités, qui ne sont pas réelles. Je veux tout simplement donner ici une appréciation personnelle sans vouloir prétendre que ceux qui pensent autrement se trompent.

Les sauvages ont été et sont encore le sujet de grande curiosité. De partout on vient les examiner. Le Phrénologue, le Métaphysicien, et le touriste viennent remplir les pages de leurs cahiers de notes avec leurs conjectures sur l'homme à l'état de nature. Le Philanthropiste chrétien et le Pionnier-Missionnaire, tout en cultivant les âmes de ceux qu'ils adoptent pour frères, sont heureux, eux aussi, d'envoyer à des amis du pays natal, leurs notes et leurs appréciations, sur l'être étrange, qu'on appelle sauvage. Je pense qu'on peut avancer, sans crainte de froisser personne, que le Missionnaire des sauvages est l'homme le plus en état de donner les vraies couleurs caractéristiques des tribus au milieu desquelles il vit depuis plusieurs années. Car qui autre que lui a vu et touché de plus près l'état, la condition et la position de l'enfant du désert? Qui plus que lui a suivi les peuplades nomades dans leurs pérégrinations de chasse? Qui plus que lui a demeuré dans leurs loges et leurs misérables cabanes? Qui plus que lui a assisté aux *Grands Conseils* de la Paix et à toutes les cérémonies du Calumet? Qui nous racontera avec plus de connaissance, les souffrances, les *peines* et les autres misères du sauvage, si ce n'est le Missionnaire qui a partagé tout cela avec ses néophytes? Et si vous voulez avoir le secret des *jongleries*, du fétichisme et de toute la Mythologie Indienne, qui pourra mieux vous en parler que le Missionnaire, directeur des consciences, lui qui a étudié toutes les objections pour les résoudre et les réfuter, devant les assemblées de la Nation ou au sein d'une famille isolée? Voilà sans doute pourquoi l'on porte partout tant d'intérêt aux récits des Missionnaires, parce qu'on sait qu'ils sont moins exposés à induire en erreur leurs lecteurs.

Chaque peuplé a son caractère particulier, plus ou moins marquant, qui le distingue de la nation qui l'avoisine. Telles sont aussi les tribus sauvages, qui, bien que se ressemblant par un certain caractère commun et générique, diffèrent cependant entr'elles sur d'autres points caractéristiques comme on pourra s'en convaincre par la suite de cette étude. Les passions du sauvage, sans être nombreuses, sont fortes et vigoureuses. Il n'a pas la vivacité ni l'éner-

gie de l'homme blanc, il est plus lent et moins courageux pour entreprendre. Il aime, mais il oublie bientôt ce qui n'est plus devant ses yeux. Incapable de se soumettre volontairement à aucune souffrance morale, il prendra tous les moyens de faire disparaître le souvenir d'un objet aimé qu'un accident lui a enlevé. Sans être capable de grands sacrifices volontaires, cependant dans un moment critique, il montrera le plus grand dévouement. Vivant, sous les soins de la nature, il ne s'occupe pas du lendemain et il est fier de partager avec son hôte la seule bouchée qui reste à sa famille pour le jour suivant. Aimant à passer pour *charitable* et compatissant envers ses semblables, il distribuera tout son petit avoir, pour satisfaire son vain orgueil de passer pour *un cœur bon*. A cause de leur flegme et de leur indifférentisme apparent, les sauvages n'ont pas de mouvement prompt et sont lents à se fâcher, mais une fois emportés par la colère, leur fureur fomentée comme en secret, s'agite, déborde enfin ; alors, ils sont difficiles à calmer. Ils sont patients et semblent supporter avec une sorte d'indifférence les plus grandes contrariétés et les maux les plus sensibles. Jamais il ne s'attaqueront à la Providence pour les malheurs qui leur arrivent. En face du moment le plus critique et d'un embarras le plus inquiétant, ils sembleront ne pas s'en occuper ostensiblement. Si quelques minutes doivent être mises à l'instant à profit pour sortir d'une difficulté, le sauvage imperturbable prend son calmé, et après s'être assis et avoir tiré quelques bouffées de fumée, il s'occupera vigoureusement à sortir de l'impasse. Il se courbe facilement sous le poids d'un tort qu'on lui fait, endure une injure avec une sorte d'apathie, mais son indifférence flegmatique ne fait que cacher les préparations de sa vengeance, qui, à un moment donné, sera froide et prompte.

Les sauvages des grandes prairies, les Sautoux, les Gris, les Assiniboines et les Pieds Noirs, à l'exemple de leurs voisins les Sioux, aiment la guerre, c'est-à-dire à massacrer leurs ennemis. Passionnés pour une *chevelure enlevée* et le sang répandu, ils ne reculent devant aucune action la plus lâche pour surprendre un ennemi désarmé ou qui n'est

pas sur ses gardes. Ils n'ont de pitié ni pour l'âge ni pour l'enfance. En revenant d'une expédition nocturne, on croit avoir fait un acte de bravoure, quand on apporte triomphalement la chevelure dégoutante de sang d'une vieille femme surprise à l'écart. Bien souvent pour venger un parent ou un ami tué, on assouvira sa vengeance sur le corps d'un prisonnier ou d'un guerrier blessé, par les actes les plus révoltants pour la nature. Quand nous parlerons de leurs guerres, alors on donnera des détails pour corroborer ce que nous disons ici. Les Missionnaires qui sont au milieu des paisibles Montagnais de McKenzie, etc. peuvent nous dire combien ces peuples sont différents sous ce rapport des guerriers des prairies. Hâtons-nous cependant de dire, pour la gloire du Christianisme, combien ces caractères farouches et cruels ont changé depuis que le Messager de la paix évangélique est venu frapper auprès de ces cœurs durs, et leur dire que le *seul Maître* de la vie ordonnait même d'aimer ses ennemis. Aujourd'hui, bien que nombre de tribus guerrières soient loin d'être chrétiennes, cependant on ne voit plus d'actes de cruauté, ce qui est dû à l'heureux contact de la religion chrétienne, dont elles ont déjà ressenti la douce influence.

Les sauvages possèdent une grande sagacité naturelle et une présence d'esprit qu'on serait loin de leur supposer. Ils le prouvent souvent par leurs réponses fines et très à propos. Certains hommes civilisés qui, quelquefois, ont voulu abuser de leur simplicité apparente, ont payé cher leur insolence par les remarques du pauvre enfant de la nature, qui, lui aussi, a un esprit pour comprendre et un cœur pour être blessé quand on cherche à le mépriser.

Aimant leurs coutumes et leurs usages, il est très difficile de les leur faire abandonner pour quelque chose de plus avantageux pour leur bien-être matériel. "C'est ainsi que faisaient nos pères, et si ce n'est pas péché, pourquoi changer." On peut dire qu'ils sont conservateurs, aiment leur genre de vie et leurs vieilles façons. Pourtant, ils adoptent facilement les habits des Blancs, quand ils peuvent s'en procurer. A mesure que la Religion s'empare de leurs

esprits, ils changent leurs vues et petit à petit consente à se soumettre à un commencement de vie civilisée.

Le sauvage, à l'instar des animaux qui l'entourent, ne peut supporter que sa liberté soit gênée. Elevé selon ses goûts et ses caprices, du moment que vous voulez le contrôler et mettre un frein à sa liberté, vous l'abattez et vous lui enlevez le peu d'énergie qu'il conservait. Il n'y a que les préceptes de la Religion qui le contraignent et qu'il accepte volontiers à cause du grand respect qu'il a pour le *Maître de la vie*. Accoutumé à camper et *décamper* sur le bord des lacs et des rivières, dans la forêt ou dans le grand désert de la plaine, il est heureux et fier d'être libre de planter sa loge là où bon lui semble. Toute la terre lui appartient. Il ne peut comprendre que l'animal qu'il aura atteint le premier par la balle de son fusil ou la flèche de son arc, puisse être la propriété d'un autre. Demeurer longtemps *campés* à la même place est un tourment pour sa nature vagabonde ; il jouit quand il plie sa tente le matin pour aller le soir la fixer sur un nouveau site. Un jour, un des fiers Pieds-Noirs me faisait cette remarque :
 “ Comme les Blancs sont étranges, combien de peine ne se donnent ils pas pour se bâtir des maisons de pierre ou de bois, s'y renfermer comme dans un tombeau, et cela seulement pour quelques hivers, puisqu'on meurt sitôt.
 “ Pour nous, nous n'aimons pas cette façon et je préfère la liberté d'aller où il me plaît avec ma femme et mes enfants : bientôt ma maison de peau est prête à me recevoir.”

Les sauvages, sans autre instruction que celle que leur donnent la nature et la nécessité, savent faire bien des ouvrages qui ont de quoi étonner les gens civilisés. Pour ne parler que de leurs canots, raquettes, calumets, cuirs préparés, travaux à l'aiguille, on se demande comment ils ont si bien réussi, n'ayant pour outils que le *couteau croche*, la lime et quelques misérables bouts de bois qu'ils façonnent en instruments. Leur sang-froid et leur présence d'esprit sont remarquables dans les dangers et les positions embarrassantes. Combien de fois dans nos voyages difficiles et aventureux, l'imperturbabilité, la patience et la persévérance de nos guides ou de nos compagnons de voyage, nous

ont fait évider de grands dangers ou des pertes considérables !

Bien que l'art médical soit à l'état d'enfance chez eux et que plusieurs de leurs docteurs ne soient que de vrais charlatans, cependant on ne peut nier qu'ils n'aient la connaissance de certaines herbes et remèdes très utiles. Plus loin, nous reviendrons sur ce sujet quand nous parlerons de leurs superstitions et de leurs différents sortilèges pour guérir les malades. Il faut dire pourtant ici que souvent nous avons été très surpris de les voir revenir de certaines maladies, blessures ou plaies, qui paraissaient mortelles, sans autres remèdes que leur forte constitution, leur habitude de souffrir et leur patience. Au milieu de ses plus grandes douleurs, il est très rare d'entendre un sauvage se plaindre. Jamais il ne dira qu'il souffre beaucoup. Ayant une grande confiance dans les remèdes des Blancs, c'est un excellent moyen d'acquérir sa confiance et son amitié, que de réussir à calmer ses douleurs par les drogues que vous lui donnerez. Nous ne pouvons pas dire que les Sauvages sont braves. Ils sont plutôt poltrons devant une résistance certaine et hardie. Quand on parlera de leurs guerres, on pourra démontrer leurs ruses, leurs tours et tous les moyens de lâcheté mis en jeu, pour tuer un ennemi, qui n'est pas sur ses gardes. Sans cesse sur le *qui vive* à cause des tribus ennemies, qui les avoisinent, ils ont contracté l'habitude d'être toujours en éveil : ajoutons à cela les fausses alarmes, qui très souvent mettent tout un camp en émoi.

Nous ne devons pas oublier de mentionner leur habileté pour reconnaître les lieux, où ils ont passé il y a plusieurs années, leur adresse pour se conduire à travers les bois ou les grandes mers de prairies, la nuit comme le jour, et où ils ne s'égarèrent presque jamais ; c'est quelque chose de prodigieux. Par un simple coup-d'œil, ils savent se guider avec autant d'assurance que l'homme civilisé avec sa boussole. C'est un talent comme inné que tous les sauvages savent exercer dans le besoin.

Leur mémoire est ordinairement bien fidèle. Ils se rappellent les plus petits détails d'un fait, d'un événement. Leur raisonnement est plein de sel et d'à-propos. Ils savent

très-bien se servir de l'ironie contre ceux qui veulent les prendre pour des imbéciles. Ils racontent admirablement bien et savent mêler dans leurs discours une phraséologie qui offre le plus grand intérêt et pique la curiosité de l'auditeur. Il est reconnu que leur talent oratoire est remarquable. Leurs harangues sont des plus persuasives. Elles perdent une partie de leur beauté, en passant dans une autre langue qui ne peut rendre toute l'énergie qu'elles avaient dans la leur.

En terminant cet aperçu sur le caractère des sauvages, nous disons que l'enfant de la nature, au milieu des grandes qualités, a certainement bien des défauts. Cependant ces défauts ne sont pas un obstacle insurmontable à l'introduction de la vraie Religion parmi les sauvages infidèles, témoins les nombreuses chrétiens du Nord Ouest, comprenant des néophytes doués d'une grande ferveur. Tant il est vrai de dire: si le sauvage n'a pas été doué par la Providence d'un esprit capable de jouir de toute la civilisation de l'homme blanc, le *Maître de la vie* ne lui a pas refusé l'intelligence nécessaire pour connaître et apprendre la Religion chrétienne. Un jour, un missionnaire baptisait un adulte de la nation des Cris, sur le point de mourir. Après que l'eau sainte eut coulé sur son front, il baisait la croix du prêtre et il répétait dans son émotion: " Que n'ai-je connu Jésus plus tôt ! Combien je l'aurais aimé ! "

DE L'IDÉE RELIGIEUSE. :

Les sauvages, bien qu'ils n'aient reçu aucune culture et que l'on ne trouve chez eux que la nature dans son état de dégradation, sont bien loin, cependant, d'avoir les sentiments que leur prêtent certains philosophes des pays civilisés, qui n'ont étudié le sauvage que dans leurs livres d'anthéisme.

L'existence d'une religion chez tous les peuples est un fait qu'on ne peut révoquer en doute. Dans tous les lieux, sous tous les climats, à toutes les époques, et à tous les degrés de la civilisation, nous voyons l'homme avec ce pres-

sentiment qu'il y a quelque chose de plus que ce qu'il voit dans la nature. La créature, même à l'état le plus sauvage et sans autre instruction que celle de la nature, sent le besoin d'adorer. Dans son esprit tout grossier naît l'idée d'un être supérieur à elle, qui l'a faite, qui lui continue la vie et qu'elle se sent naturellement portée à prier, pour en obtenir ses besoins. Une voix intérieure lui crie : " Ipse fecit nos et non ipsi nos." (*C'est lui-même qui nous a faits et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes.*) Il n'y a pas un coin de l'univers où cette idée d'un Être Supérieur n'existe pas. Ce génie supérieur portera différents noms, mais partout il apparaît comme le principe fondamental des croyances religieuses. Parmi certaines peuplades très-dégradées, on le découvrira à peine, mais tout de même il existe comme dominant au-dessus d'autres divinités ou génies bons et mauvais. Personne ne devra donc s'étonner de retrouver au milieu des sauvages du Nord-Ouest cette idée générale du *Grand Esprit*. Leurs invocations, leurs prières et leurs supplications savent distinguer ce Grand Maître des génies fantastiques inventés dans leurs rêves. Car, comme l'a si bien dit quelqu'un : " C'est la prière qui prouve en faveur de la religion." Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances.....les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent, pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser..... C'est dans la prière qu'il cherche quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs..." (Traité du Saint Esprit, par Mgr. Gaume.)

Les sauvages croient à l'immortalité de l'âme et à l'existence d'une autre vie après la mort, comme le prouvent leurs cérémonies funèbres et comme nous le démontrons quand nous parlerons de *la fête des morts* et du culte qu'on leur rend. Il est vrai que la croyance à cette existence future est mêlée de mille fables semblables à celles des anciens païens. Mais on reconnaît de suite ce penchant inné dans l'homme de croire naturellement que quand il meurt, son existence ne s'éteint pas tout-à-fait. Ils croient à une vie meilleure, c'est-à-dire, à un état d'être perfectionné pour récompenser les bons. Ils s'imaginent un pa-

radis en rapport avec leurs habitudes. On ne peut douter également qu'ils ne croient à un châtement dans l'autre monde pour celui qui meurt étant méchant, comme leurs contes et leurs fables nous en convainquent.

Ils croient aussi à deux grands génies, celui du ciel et celui de la terre, et c'est pour cela qu'en allumant le calumet, on le dirige d'abord vers le ciel et ensuite on l'abaisse vers la terre, comme marque d'hommage et de respect.

En faisant cette cérémonie, on les entend quelquefois répéter: " Mon père, là-haut, prends moi en pitié, et toi aussi, ma mère," en appuyant la main sur la terre. Certaines tribus adorent le soleil, lui font des sacrifices, lui adressent des supplications et font une grande fête en son honneur.

Partout où la lumière de l'Évangile n'a pas lui, on doit s'attendre à rencontrer l'idolâtrie et une grossière superstition sous différentes formes. Si les sauvages du Nord-Ouest n'ont ni temples, ni autels, ni rit public, on ne peut soutenir, d'après ce que nous avons déjà dit, qu'ils soient athées, puisque dans toutes les tribus, on constate un culte plus ou moins organisé, une espèce de sacerdoce dont sont revêtus les jongleurs et les conjurateurs. Leurs loges de *médecines*, leurs manches de calumet, leurs différentes amulettes, leurs sacrifices, etc., tout cela est suffisant pour faire comprendre que le paganisme, quoique plus pauvrement habillé chez les sauvages du Nord-Ouest, n'en est pas moins le même, qui trônait dans les temples et dominait au moyen des oracles de l'antiquité païenne. La raison en est " que les choses se font et se feront comme elles se sont faites," selon que l'a dit l'Écclésiastique.

En examinant ce qui se passe chez les peuplades païennes d'aujourd'hui, on se convaincra de plus en plus que ce que faisait le démon chez les païens d'autrefois, il le fait encore à présent, mais plus en petit; cependant, son but n'en est pas moins atteint, puisqu'il parvient à se faire adorer en se cachant sous différentes figures, capables de tromper les sauvages, si enclins d'ailleurs à toutes sortes de superstitions.

SUPERSTITIONS.

Parmi les sauvages du Nord-Ouest, les Sauteux, les Cris et les Pieds Noirs sont peut-être les plus superstitieux. Il semble qu'on pourrait leur adresser à bon droit le reproche que St. Paul faisait aux Athéniens : " per omnes quasi superstitiosiores. " Il va sans dire que c'est un grand obstacle pour l'introduction de la religion chrétienne parmi ces tribus. Les missionnaires sont donc obligés d'étudier et de connaître à fond ces superstitions pour les combattre et convaincre les sauvages de leurs faussetés, de savoir faire la différence entre celles-ci et de vaines observances, entre ce qu'on doit abandonner avant d'être chrétien, et ce que l'on peut tolérer. A mesure que les sauvages deviennent chrétiens, certaines coutumes et pratiques, étranges bien que non superstitieuses, disparaissent peu à peu et finissent par s'éteindre.

Les sauvages du Nord-Ouest, surtout ceux de la Saskatchewan et de Manitoba sont grands amateurs de cérémonies superstitieuses. Une foule d'êtres et d'objets, qui frappent leur imagination par des actions ou formes extraordinaires, deviennent de suite des sujets de culte, d'hommages et de sacrifices. Une pierre, un arbre, etc., avec des proportions autres que celles ordinaires, sont sacrés et vénérés. Un animal apparait dans un rêve ; l'heureux mortel favorisé par ce songe, reconnaît son génie tutélaire dans cette bête, dont il portera sur lui l'image. Il ne se servira ni de son fusil ni de sa flèche contre ce *Pawâgan*, de la chair duquel il ne se nourrira plus. Dans ses guerres, ses médecines, ses vengeances, ses amours, etc., c'est encore à ce *Pawâgan*, (rêve) qu'il a recours.

" Dis-mois ce que tu crois et je te dirai ce que tu fais. " La vérité de cet axiome se réalise chez nos sauvages. Après les avoir vus agir, examiné leurs cérémonies religieuses et considéré les moyens employés pour exercer leur culte, après avoir appris de leurs bouches ce qu'ils pensent et croient de tout cela, nous pouvons à peu près juger leurs actions, apprécier leurs faits et gestes. Les rêves jouent un grand rôle chez les sauvages et exercent une grande in-

fluence sur leurs voyages, leurs classes et leurs médecines. Le sauvage encore païen, se gardera bien de faire telle action, de se livrer à telles occupations, etc., si un songe subit vient les lui interdire. Jamais il ne croira être heureux, en agissant contre ce qu'il croit lui avoir été révélé pendant son sommeil. Il est assez probable que le démon se sert de la crédulité des sauvages aux rêves, pour leur en procurer de propres à favoriser ses desseins. De même qu'il s'est présenté à la première femme sous la figure d'un serpent, encore à présent, il trompe le pauvre sauvage, en se servant de son sommeil, pour lui apparaître sous différentes formes d'animaux.

DIVISIONS DES SUPERSTITIONS.

Leurs superstitions peuvent se diviser en ce qu'on pourrait appeler quatre catégories, qui sont comme suit : 1o. *Nipâkwesimowin* (action de souffrir la soif, en dansant) qui est la grande fête des sacrifices et des oblations. 2o. *Nipiskewin*, l'acte de soigner les malades par des insufflations. 3o. *Mitewin*, cérémonies d'initiations. 4o. *Kosabatchikewin*, la jonglerie ou la manière de connaître l'avenir. Les noms de ces quatre classes de superstitions sont donnés en Cris, étant presque la même chose en Sautaux. Les Pieds-noirs et les Assiniboïnes ont les mêmes divisions, quoique sous des noms différents.

Avant d'expliquer et de faire connaître tous les secrets des sortilèges des sauvages, peut-être qu'il ne sera pas inutile de dire un mot sur la coopération diabolique ou l'intervention du démon, dans ce que les sauvages essaient de faire pour favoriser leurs propensions pour le merveilleux. Il y en a qui disent que toutes les devinations, les guérisons, les maladies et les autres choses extraordinaires que les sauvages semblent opérer, ne sont que des tours de *passé-passé*, et que le diable n'intervient pas d'une manière directe, comme chez les anciens païens, et cela parce que nos sauvages n'étant pas sous l'influence de la civilisation, sont trop ignorants et trop peu instruits pour communi-

quer avec le démon. D'après cette assertion, tous les enchantements et magies des sauvages ne seraient que des grimaces, pins dignes de risées que d'autre chose. D'autres, en plus petit nombre peut-être, attribuent au concours du démon ces actes des sauvages et regardent comme de vraies possessions l'état extraordinaire de certaines personnes v.g. celui ou celle qui est sous l'influence de telle médecine ou enchantement et ceux qu'on appelle les *Windigos*, ou mangeurs de chair humaine. Sans vouloir adopter l'une de ces deux opinions, qui me paraissent exagérées, qu'on me permette de prendre une route mitoyenne et dire que les sauvages, bien que ne connaissant pas les sciences occultes des païens civilisés, cependant, dans leur culte et leurs magies ou jongleries, ont certainement, au moins quelquefois, un commerce direct avec le *Mauvais Esprit*. Quoique le plus souvent ces grands joagleurs sauvages et ces *fameux hommes de Médecines*, ne soient que de vrais charlatants, abusant de la simplicité de leurs compatriotes pour se faire craindre et se faire rétribuer largement leurs prétendus pouvoirs, toutefois, on ne peut complètement révoquer en doute que quelques fois l'action du démon se manifeste, en aidant ostensiblement ses ministres, soit en leur donnant les moyens d'opérer quelque chose d'extraordinaire, soit même en leur procurant une capacité au-dessus des forces de la nature. Cela a été reconnu par les anciens missionnaires qui vivent au milieu des tribus les plus grossières du paganisme. Cet avancé ne doit pas paraître étrange à ceux qui ont étudié l'œuvre de l'Esprit trompeur. Dès la première page de l'Ancien Testament, nous voyons l'Esprit du mal se rendre sensible sous la forme du serpent et ce séducteur surnaturel exerce sur l'homme et sur le monde une domination qu'il n'a jamais perdue.

Dans nos rapports avec les sauvages, bien des fois nous avons découvert les supercheries de ces prétendues *grandes médecines ou merveilles*, qui trompaient les simples. Très souvent les sauvages, après leurs conversions, nous avouent la futilité de leurs métiers, en soutenant qu'ils n'ont jamais invoqué le Mauvais-Esprit. Ils nous déclarent les moyens

vains dont ils se servaient pour tromper leurs concitoyens en faisant semblant de produire des effets, auxquels ils ne croyaient pas. Mais, d'un autre côté, en voyant certaines choses et en étudiant de près le résultat de certaines cérémonies superstitieuses, nous ne pouvions expliquer cela que par une intervention directe du diable.

Revenons à présent à l'explication des différents degrés de superstitions, telles que pratiquées parmi les sauvages, surtout ceux de la Province de Manitoba et de la Saskatchewan.

(A Suivre.)

LE DOYEN DES MISSIONNAIRES.

Le *Pilot*, journal catholique de Boston, a publié dernièrement (20 mai 1876) le récit de l'entretien d'un de ses reporters avec le doyen des missionnaires, le R. P. Jean Mac-Elroy, de la Compagnie de Jésus, résidant à Frédérick (Maryland). Ce récit nous ayant paru avoir de l'intérêt, nous en avons fait la traduction. Nous laissons donc parler le vénérable missionnaire.

“ Je suis né en 1782, dans le comté de Fermagh, province d'Ulster, au nord de l'Irlande. Je suis le plus ancien prêtre des Etats-Unis et, depuis cinq ans, le plus ancien membre de la Compagnie de Jésus.

“ A l'époque de ma naissance, les catholiques de l'Irlande n'avaient pas encore conquis leur émancipation ; je ne pus, par conséquent, recevoir que le degré d'instruction alors commun à tous les catholiques. J'arrivai en Amérique en 1803. J'avais vingt-un ans. O'Connell en était à son début et n'avait pas encore donné les preuves de cette énergie et de cette éloquence qui devaient bientôt le mettre à la tête du mouvement catholique de l'Irlande et lui acquérir une si grande célébrité.

“ De Baltimore, où j'avais abordé, je me rendis à Georgetown. Jefferson était alors président des Etats-Unis. Je lui fus plusieurs fois présenté, et j'eus ainsi l'occasion d'admirer la simplicité et la bonté de son accueil. On se rendait alors de Baltimore à Washington dans un misérable char à bancs sans ressorts et découvert. L'on n'était protégé que par quelques lambeaux de cuir flottant au gré des vents. Pour aller de Washington à Baltimore, il fallait se rendre à Georgetown, à l'“ Union Tavern ”, d'où le départ avait lieu à cinq heures du matin. On passait par Roxburg et Waterloo, et l'on arrivait à Baltimore vers les neuf heures du soir. Souvent pendant l'hiver, les voyageurs devaient descendre de voiture, escalader les barrières et faire à pied une partie du trajet. Les chevaux avaient assez de traîner leurs carrioles.

“ Washington n'était qu'un village. Près de la colline où se trouve maintenant la capitale, l'on voyait quelques pauvres maisons autour desquelles de nombreux troupeaux venaient paître. La demeure du président seule récréait la vue. Le bureau de la poste, très-modeste alors, se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le “ Patent Office”. La colline était habitée par une colonie d'Irlandais et l'on n'y entendait pas un mot d'anglais. Georgetown, Alexandria surtout, étaient beaucoup plus prospères que Washington.

“ A cette époque, je fis la connaissance de l'architecte de la Maison Blanche, le capitaine Hobart. Il me dit, entre autres choses, qu'il avait désiré ajouter un autre étage à la résidence présidentielle, mais que Washington s'y était opposé.

“ A mon arrivée aux Etats-Unis, Mgr Carroll, évêque de Baltimore, était le seul dignitaire de l'Eglise catholique. Je l'ai beaucoup connu. Il était plein de dignité, de distinction et d'amabilité. Carroll de Carrollton n'était point son frère, comme on le croit communément, il était son cousin. La famille Carroll est originaire du comté de Cork, en Irlande.

“ A cette époque, et longtemps après, il n'y avait qu'une église catholique à New-York. En 1818, j'ai célébré la messe dans cette église unique encore, l'église Saint-Pierre, située rue Barkley, et il n'y avait que deux prêtres pour toute la ville. En 1803, l'église Saint-Joseph à Philadelphie était aussi la seule église catholique. C'est dans cette église que, après la bataille de Trenton (1776), Washington et son état-major firent célébrer une messe d'actions de grâces.

“ J'allai, ainsi que je vous l'ai dit, m'établir à Georgetown, où je m'occupai de commerce. En 1809, je dis adieu aux affaires et j'entrai dans la vie religieuse. En 1817, après huit années d'études ecclésiastiques, je reçus les saints ordres. En 1822, je fus envoyé à Frédérick. Il y avait alors, dans cette ville, une église qui, aujourd'hui, fait partie de notre noviciat. Elle avait été érigée par le R. P. Dubois, qui, dans la suite, fut élevé à l'épiscopat (1). A

(1) Mgr Dubois, troisième évêque de New-York, (1825-1842).

Frédéric, je fis bâtir le couvent actuel de la Visitation, destiné primitivement aux Sœurs de la Charité, et l'église placée sous le patronage de saint Jean. J'avais dépensé pour les deux édifices 38,000 dollars.

“ En 1845, je fus envoyé à Georgetown pour y remplir les fonctions de curé.

“ Lorsque la guerre avec le Mexique eut éclaté (1845-1849,) James Polk, alors président des Etats Unis, demanda aux évêques catholiques des aumôniers militaires. Le sort tomba sur le P. Roy et sur moi. Nous nous trouvâmes être les seuls aumôniers pour toute l'armée. Les dissidents murmurèrent, mais le président tint bon en alléguant que les Irlandais, étant tous catholiques, ils avaient droit à cet égard. Je me trouvai sous le commandement du général Taylor. Quant au P. Roy, qui devait prendre soin des soldats du général Scott, je n'en eus plus de nouvelles ; il aura probablement été assassiné par les Mexicains dans les environs de Matamoros. Le général Taylor préparait alors à Brazos-Santiago sa flotte et ses batteries marines. Je ne fus aumônier qu'un an.

“ A mon retour, je dus me rendre à Boston. Mgr. Fitzpatrick me confia la paroisse Sainte-Marie, qui comptait trente mille âmes. J'eus beaucoup à souffrir dans ce poste où je demurai néanmoins dix-sept ans, et Dieu bénit mes travaux. Désireux de multiplier les écoles, je réussis à acquérir l'emplacement de l'ancienne prison et de l'hôtel-de-ville pour y élever un collège. Mais les protestants firent tant d'opposition que, pour éviter un conflit entre eux et les catholiques, je jugeai prudent de bâtir dans un autre endroit le collège qui devint aussitôt très-florissant.

“ Depuis que j'ai quitté Boston, la perte de la vue ne me permet plus que d'offrir la sainte messe et d'adresser quelques exhortations à nos novices. Je ne saurais sortir sans guide.”

Le correspondant du *Pilot* ayant demandé au R. P. Mac-Elroy ce qu'il pensait du mouvement anti-catholique :

“—Toute opposition, répondit-il, tourne invariablement au profit de l'Eglise catholique. Le mouvement des *Know-nothing* n'a été qu'un effort futile. Les principes de la

constitution sont trop enracinés pour qu'on puisse en arriver à proscrire la religion. Bismark s'en prend à un rocher contre lequel il se brisera. Sans doute, il peut persécuter l'Eglise et ses ministres, mais c'est un aveuglement pour un homme d'Etat que de croire qu'il peut renverser une puissance qui lutte depuis dix-huit siècles sans jamais avoir été vaincue.

— Lorsque j'arrivai aux Etats Unis, les Jésuites n'y étaient pas établis. Ils y possèdent maintenant les deux provinces du Missouri et du Maryland. Dans la première, ils ont trois grands collèges, à Saint Louis, à Cincinnati et à Chicago; dans la seconde, ils en ont à Worcester, à Georgetown, à Boston et à Baltimore. Tous sont prospères.

— Les plus grandes calamités sont souvent pour l'Eglise une cause de progrès. La guerre civile elle-même, avec toutes ses horreurs, n'a pas été sans quelques bons résultats. Les Prêtres et les Sœurs de la Charité ont rempli leur devoir au milieu des malades et des blessés. La voix du Prêtre et de la Sœur de la Charité est écoutée du malheureux qui expire sur la terre étrangère, loin de ses parents et de ses amis. Beaucoup ont été ainsi sauvés, et beaucoup ont été ainsi convertis."

Interrogé sur le centenaire de l'indépendance, le R. P. Mac Elroy répondit :

— Dans mon enfance l'Irlande était bien bas et je n'avais guère d'espoir. Les Irlandais virent alors surgir une nation qui leur promettait la liberté, les droits naturels. Leur sympathie lui fut aussitôt acquise, et ils ne l'ont pas retirée. Ils ont aimé l'Amérique, parce qu'ils ont aimé la liberté, et, jusqu'à présent, leurs espérances ont été couronnées de succès. Nous, catholiques, nous sommes reconnaissants envers le gouvernement pour ce privilège.

II
 L'on peut donc fêter l'anniversaire de l'Indépendance américaine."

MÉSOPOTAMIE.

PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES SYRIENS.

Pour que les deux lettres qui suivent et que nous empruntons au *Monde* du 28 Juin dernier, soient mieux comprises de nos lecteurs, nous les ferons précéder de quelques informations.

On sait que le Concile de Chalcédoine a condamné l'erreur d'Eutychès qui consiste à attribuer à Notre-Seigneur Jésus-Christ une seule nature. Cette hérésie, malgré l'arrêt prononcé contre l'hérésiarque, persista en Syrie, en Mésopotamie et en Afrique. Au milieu du VI^e siècle, Jacques, évêque d'Ur, fut le principal propagateur de l'hérésie, d'où est venu aux Eutychiens de Syrie le nom de *Jacobites*, ou, comme on disait en vieux français, de *Jacobins*. Le patriarche jacobite réside au monastère de Zagfaran, près Mardyn. Il est venu à Londres, en 1874, afin d'y faire reconnaître officiellement par le gouvernement des Indes sa juridiction sur les Jacobites du Malabar.

Il y eut de nombreuses tentatives de retour à l'unité catholique ; mais c'est seulement de 1650 que date la restauration d'une véritable Eglise catholique parmi les sectateurs de l'erreur d'Eutychès. Cette Eglise est appelée *syrienne*, en opposition avec la jacobite. Il ne faut pas la confondre avec les autres Eglises orientales-unies qui existent dans la même contrée, à savoir : la melchite, la maronite, la chaldéenne et l'arménienne.

Cette petite chrétienté, qui a été toujours en progressant, a subi bien des tribulations. En 1850, notamment, les musulmans d'Alep se ruèrent sur les chrétiens, massacrèrent et pillèrent tant qu'ils purent. Arraché de sa maison, couvert de blessures, le patriarche syrien trouva un asile chez le consul de France, M. Edmond de Lesseps.

La nation syrienne (comme on dit en Turquie) a pris un grand développement sous le patriarcat de Mgr. Samhiri,

qui vint en France pour plaider la cause de son pauvre troupeau et y trouva l'accueil le plus sympathique. Il transporta son siège à Mardyn, où il se trouve encore. Le patriarche actuel est Sa Béatitudo Mgr. Denis-Georges Scelbot, né à Alep, le 15 octobre 1818. confirmé et promu le 21 Décembre 1874. Il porte le titre d'Antioche; il est le véritable successeur de saint Pierre sur ce siège vénérable. On compte environ 60,000 Syriens catholiques. Ils ont huit évêchés, parmi lesquels se trouve celui dont le siège est à Mossoul, avec le titre de Ninive. C'est dans ce diocèse qu'ont été accomplis les actes de sauvagerie que le *Monde* a racontés dans son numéro du 28 Juin dernier.

Ecole Albert-le-Grand, à Arcueil, le 25 juin.

Monsieur le Rédacteur,

Je reçois de mon frère, sous-diacre syrien catholique, professeur à l'école des Pères Dominicains missionnaires à Mossoul, une lettre arabe où sont racontés les événements douloureux qui viennent de se produire dans cette ville. Je m'empresse de la traduire en français pour vous en faire part; car les fidèles de France ne peuvent manquer de s'émuouvoir des souffrances de leurs frères de l'Orient. Tout ce qu'on a pu empêcher de mal a encore été empêché au nom de la France, et les Syriens catholiques qu'elle a toujours et puissamment protégés ne cessent pas de tourner les yeux vers elle avec reconnaissance pour le passé, et espoir pour l'avenir.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'hommage de mon respect.

Votre humble serviteur,

D. SULEIMAN FARIS (de Mossoul),

A l'école Albert-le-Grand, à Arcueil.

Mossoul (Turquie d'Asie), 14 mai 1876.

Mon bien cher frère,

Une grande douleur vient de nous frapper. A l'heure où je t'écris, nos églises sont fermées et les jacobites triomphants à Mossoul. Quelle épreuve pour nous, pauvres Syriens catholiques, en butte aux violences des hérétiques !

Depuis quelques temps déjà on racontait dans le pays que les jacobites avaient obtenu de la Sublime-Porte, au poids de l'or, un firman qui leur permettait de s'emparer de nos anciennes églises, sous prétexte qu'elles leur appartenaient. Bien que rien ne permit de croire à un fait aussi étrange, le bruit qui s'en répandait ne laissa pas de soulever de vives inquiétudes. Notre archevêque (1), et plusieurs catholiques des deux paroisses où se trouvaient les églises en question, démentaient ces rumeurs. Le firman existait cependant, et venait de recevoir le visa du muchir de Bagdad, chef-lieu du vilayet. Une dépêche en apporte la nouvelle à Mgr. Benni, ajoutant que toute réclamation était inutile, et que les deux églises allaient tomber entre les mains des jacobites.

Avant l'arrivée du message impérial, Monseigneur se hâta de recourir au consul de France, M Perretié, dont le dévouement pour les catholiques est bien connu. Immédiatement, le consul, Mgr. Lion (2), les Pères (3) et Mgr. l'archevêque se concertèrent. Il fut décidé que le consul télégraphierait à l'ambassade de France à Constantinople, pour lui demander de s'interposer auprès de la Porte, et d'obtenir un délai à l'exécution de l'ordre impérial. M. Perretié télégraphia en exposant à l'ambassadeur la situation malheureuse des Syriens, et les violences dont ils étaient l'objet de la part des jacobites et du gouvernement turc.

Le samedi, 6 Mai, l'ambassade répondit au consul que des ordres formels venaient d'être expédiés télégraphiquement au muchir de Bagdad et au gouverneur de Mossoul pour suspendre l'exécution du firman jusqu'à ce que les catholiques aient pu porter leurs réclamations devant la Porte. Cependant les jacobites avait offert de l'argent au courrier de Bagdad pour hâter son retour et arriver le

(1) Mgr. Cyrille Behnam Benni, archevêque syrien de Mossoul et des environs.

(2) Mgr. Lion, archevêque de Damiette, et délégué apostolique du Saint-Siège pour la Mésopotamie, le Kurdistan, l'Arménie et l'Asie-Mineure, résidant à Mossoul.

(3) Les Pères Dominicains français, missionnaires à Mossoul.

dimanche 7 Mai, afin de pouvoir donner de l'appareil à leur triomphe. Le courrier part de Bagdad, arrive au jour fixé, c'est-à-dire vingt-quatre heures plus tôt qu'à l'ordinaire, et remet au gouverneur de Mossoul le document désiré. Les catholiques en sont dans la consternation. Les jacobites, ne se sentant plus de joie, se mettent en devoir de célébrer pompeusement leur triste victoire.

Leur évêque, ancien fabricant de bâts d'âne, devenu moine par hasard, puis prêtre, puis évêque, un beau matin, malgré son caractère ignoble et son incomparable nullité, se place à la tête des siens pour aller demander au gouverneur de mettre immédiatement le firman à exécution. Celui-ci répondit qu'il était indisposé pour le moment, mais que le lendemain il viendrait en personne avec eux pour faire démolir le mur qui, élevé dans l'intérieur de l'église, la séparait en deux et en laissait ainsi une partie aux orthodoxes et une partie aux hérétiques.

Sur ces entrefaites, le consul français avait envoyé son interprète demander au Pacha s'il n'avait pas reçu de Constantinople l'ordre de différer l'exécution du firman. La réponse fut systématiquement négative. Le Pacha était résolu, malgré tout, à livrer aux jacobites les églises des catholiques. Il avait reçu pour cela des hérétiques une grosse somme d'argent, ainsi que son fils, quelques membres de son conseil et les soldats de son escorte.

Vers le soir, un envoyé des catholiques alla trouver le gouverneur, et le supplia d'ajourner de vingt-quatre heures au moins, c'est-à-dire jusqu'au lundi soir, la prise de possession. Vaine démarche ! L'envoyé revint désespéré. Alors le consul fit parvenir à l'ambassade française un nouveau télégramme ainsi conçu : "Que la Porte sache que si le firman a son cours le lendemain, selon l'intention du gouverneur, le sang coulera ; car les catholiques sont décidés à résister à la force par la force jusqu'au bout." Aucune réponse ne vint de Constantinople, et ce silence nous fit peur. La pensée du sacrilège qui allait s'accomplir sur nos autels profanés, de nos temples souillés et livrés aux hérétiques, nous mit au désespoir pendant toute la nuit. Ce n'étaient que gémissements et lamentations.

Les femmes et les enfants pleuraient. Tous nous levions les mains au ciel en poussant de profonds soupirs.

Le lundi 8 mai, de grand matin, les jacobites se rassemblent, et, leur évêque en tête, vont trouver le Pacha et lui demandent l'exécution du firman. Le Pacha convoque son conseil, aussi pervers que lui, appelle les notables catholiques, donne officiellement lecture de l'ordre injuste qui nous frappait, puis en ordonne l'exécution immédiate.

Les catholiques s'appuyant sur la loi musulmane qui ne refuse jamais un sursis de trois jours demandé en son nom, sollicitent cette faveur. Tout leur est refusé ; ni prières, ni larmes ne peuvent fléchir le Pacha. Il fait garder à vue les notables catholiques, monte à cheval et se rend au bureau du télégraphe pour correspondre avec le muchir de Bagdad. Pendant leur pourparler une affreuse tempête s'élève et interrompt la correspondance. En ce moment M. le consul envoie son interprète pour prévenir officiellement le Pacha de la responsabilité qu'il encourait et des dangers qui résulteraient de l'accomplissement de son dessein. Le Pacha répond qu'il n'a le temps ni d'entendre, ni de répondre, et que l'ordre impérial sera exécuté. Aussitôt le consul télégraphie à l'ambassade pour l'informer de la conduite du gouverneur et des graves événements qui allaient se produire.

A une heure de l'après-midi, les jacobites, escortés de gendarmes, de soldats et d'une troupe de musulmans qu'ils avaient gagnés à prix d'argent et excités contre les catholiques, vont s'emparer d'une église. Sur leur parcours, une foule immense se précipite. Les Syriens sont debout et prêts à se défendre. Les femmes jacobites montent sur les toits en poussant des cris de joie, tandis que les fidèles fondent en larmes. Deux prêtres, avec une centaine de catholiques, étaient dans l'église, n'ayant d'autres armes que la prière et demandant un miracle à la Sainte-Vierge, patronne de cette église.

Les hérétiques et les soldats essaient, mais vainement, d'enfoncer la porte. Alors l'officier qui les commande, devenu furieux, ordonne de faire feu sur l'église et sur l'archevêché.

Le tumulte est affreux. De toutes parts les hérétiques-poussent les musulmans à l'émeute ; ils leur disent : Les catholiques trahissent notre Sultan en s'appuyant sur les Francs parce qu'ils sont de leur religion. Ils sont des apostats, ils adorent le Pape ; ils ont supprimé de leur Evangile (1) le nom du Prophète. Des cris de fureur retentissent et, comme autrefois du temps des persécutions romaines, on crie : "Les chrétiens à la mort !" Les jacobites, heureux du concours que les musulmans leur prêtent, poussent des hurras en l'honneur du Sultan : Vive le Sultan ! Puis l'assaut commence : les murs sont escaladés, les portes enfin ouvertes, et la foule se rue dans l'intérieur de l'église.

Les catholiques, malgré une résistance héroïque, cèdent à la violence. On les chasse à coups de crosses, de poignards et de bâtons. Les deux prêtres tombent entre les mains des musulmans et sont renversés. L'un d'eux, M. l'abbé Louis, accablé de coups, et la moitié de la barbe arrachée, tombe évanoui. Alors un misérable prêtre jacobite se tourne vers les musulmans et leur crie : Tuez-le ! tuez-le ! (Ainsi les juifs criaient : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.*) Puis, brandissant son bâton, il redoublait ses coups en frappant les catholiques au hasard. Un Syrien s'étant arrêté pour pleurer à côté du malheureux prêtre, le jacobite, furieux, fit signe aux gendarmes, qui l'assommèrent à coups de bâton. Pendant ce temps les femmes du haut des toits demandent la tête du prêtre étendu par terre et râlant. L'une d'elles tire un bijou de valeur et le promet à un gendarme s'il achève de le tuer. Grâce à un brave musulman qui se trouvait au milieu des bandits, les deux prêtres sont arrachés aux mains de ces barbares et emportés chez eux avant de rendre le dernier soupir. Quant aux autres catholiques, ils sont, pour la plupart, renversés au milieu de la rue, blessés et baignant dans leur sang. Triste spectacle ! Les moins atteints demandent grâce pour l'amour de Dieu ; mais rien n'arrête la brutalité sauvage de leurs

(1) L'Evangile des jacobites est exactement le même que celui des catholiques ; mais ils emploient cette calomnie honteuse pour exciter le fanatisme musulman.

enemis, qui s'écriaient: C'est notre jour! c'est notre jour!

Quelques forcenés s'avisent de tirer sur les fenêtres de l'archevêché. Monseigneur, malgré le sifflement des balles et les sollicitations de ses amis, ne pouvait s'empêcher de jeter au moins ses regards inquiets sur son pauvre troupeau, voulant ainsi partager ses épreuves, ses périls et ses douleurs. Sa Grandeur, dans une indicible anxiété, allait d'une croisée à une autre, fondant en larmes, et répétant cette prière du psalmiste: *Salvum fac populum tuum, Domine!*"

Dans leur haine pour les catholiques, les émeutiers vont plus loin, ils essaient de forcer la porte de l'archevêché et de monter jusqu'à l'appartement de Mgr. Benni, et de mettre ainsi le comble aux épreuves de tout genre que ce prélat n'a cessé d'endurer pendant les quinze années de son épiscopat. Fort heureusement, Monseigneur eut le temps d'envoyer annoncer au Pacha tout ce qui était arrivé et de l'avertir que sa vie était en danger.

Celui-ci, voyant l'émeute devenir de plus en plus grave, envoya une troupe de soldats pour rétablir l'ordre, mais les jacobites avaient déjà démoli le mur qui séparait l'église en deux parties, et pris possession de tout l'édifice.

Vers le soir, le Pacha se rendit à la seconde église, érigée sous le vocable de l'apôtre saint Thomas, pour la livrer aux jacobites.

Les catholiques de la paroisse, effrayés des violences exercées sur leurs frères quelques heures auparavant, s'étaient retirés, à l'exception d'un prêtre, M. l'abbé Mikhaël, et du sacristain, qui avait les clefs de l'église. Ils résistèrent d'abord; mais ayant été roués de coups, ils durent céder à la force brutale. Les images furent profanées et souillées par les jacobites et les soldats, qui foulèrent aux pieds le chemin de la Croix, en disant qu'il fallait anéantir ces idoles adorées par les chrétiens.

Le mur de séparation fut démoli, comme on l'avait déjà fait dans l'autre église; le double sacrilège était consommé.

Le consul fit aussitôt parvenir la nouvelle de la scène affligeante de cette journée à l'ambassade française à Constantinople, et demanda la destitution du Pacha, la recons-

truction des murs démolis, la restauration des églises et la punition des jacobites. La dépêche se terminait ainsi : " Ni le consulat, ni le délégué du Pape, ni les Dominicains, ni les Sœurs françaises, pas plus que les autres catholiques du pays, ne sont désormais en sûreté. "

Le lendemain mardi, 9 mai, le consul envoya son interprète rappeler au gouverneur les ordres qu'ils avaient dû recevoir, lui et le muchir de Bagdad, pour l'ajournement du firman. Le Pacha se borna à recevoir l'interprète avec une courtoisie simulée et ridicule. Sur ce, le consul vint lui-même lui faire des représentations sur le rôle qu'il avait joué dans cette affaire, et lui dire qu'il ne s'agissait, en cette occasion, non de paroles et d'amabilités, mais de justice à rendre ; qu'étant responsable de tous les événements, il devait envoyer une garde au consulat, aux archevêques Lion et Bonni, aux Dominicains et au couvent des Sœurs. Le Pacha se confondit en excuses et accorda les troupes qui lui étaient demandées. Puis, montant à cheval, il vint renouveler ses hypocrites excuses chez le consul, les Evêques et les Pères, qui ne voulurent pas le recevoir. Alors il fit fermer les églises en question et emporter les clefs chez lui.

Lorsque l'émeute fut un peu calmée, le Gouvernement ordonna une enquête sur le nombre et l'état des victimes de la journée précédente. Les médecins constatèrent 48 blessés et contusionnés gardant le lit. Mais le nombre des catholiques maltraités est bien plus considérable. Cinq des victimes sont dans un état désespéré : une femme est morte de frayeur. Les émeutiers, dit-on, ont soustrait et pillé, pendant l'attentat, pour une valeur de 20,000 piastres (100,000 fr.)

Le mercredi 10 mai, au soir, un décret arriva de Constantinople destituant le Pacha et lui ordonnant de quitter Mossoul sur le-champ. Il partit à cheval, et alla trouver le muchir de Bagdad. Le gouverneur de Kerkouk, nommé à sa place, se rendit à Mossoul, avant-hier au soir, pour y rétablir l'ordre et restituer, dit-on, aux orthodoxes leurs églises. Nous craignons bien que notre espérance ne soit déçue. Quoiqu'il en soit, depuis lors, de nombreux télé-

grammes sont échangés tous les jours entre Bagdad, Mossoul et Constantinople.

Le consul de France s'enquit des causes qui avaient retardé l'arrivée des ordres attendus de Constantinople, concernant l'ajournement de l'exécution du firman.

Il découvrit qu'ils avaient été retenus à Diarbékir par les employés turcs du télégraphe, qui avaient, dit-on, reçu d'un collègue jacobite, employé au bureau de Mossoul, de l'argent pour ne pas les expédier avant que leur triomphe ne fût accompli.

Puisse bientôt la paix nous être rendue avec nos églises ! Puissent les jacobites recevoir, comme le Pacha, le châtiement qu'ils ont mérité ! Leur procès s'instruit, et les plus coupables seront sévèrement punis. Pour nous, nous attendons de la protection de Dieu les secours dont nous avons besoin et des jours meilleurs que ceux que nous venons de traverser.

Ton frère,

MICHAEL FARIS.

Je ne veux pas omettre de te parler de deux faits étranges qui se sont passés dans cette circonstance.

Un bloc se détacha pendant qu'on démolissait le mur de l'église de Saint-Thomas et écrasa deux jacobites.

Un mauvais catholique qui avait embrassé l'hérésie des jacobites pour de tristes raisons, et qui alors habitait dans une maison de campagne, disait publiquement qu'il ne rentrerait à Mossoul que lorsque les jacobites seraient maîtres des églises. Or, pendant qu'on exécutait l'ordre impérial, il y eut une grande tempête, un coup de tonnerre éclata, et la foudre incendia une grande partie de la maison qu'il possédait dans la ville. De mémoire d'homme la foudre n'était pas tombée à Mossoul, c'est ce qui rend le fait plus surprenant.

CONSTANTINOPLE.

ENTRÉE DE MGR. HASSOUN.

Le règne du Sultan Abdul-Aziz-Khan, détrôné le 29 mai dernier et mort le 3 juin suivant, fut une époque malheureuse pour les catholiques d'Orient et en particulier pour les Arméniens Catholiques.

Parmi les actes de la persécution dirigée contre ces derniers, un des plus pénibles fut l'expulsion du territoire Turc de leur Patriarche Mgr Hassoun.

Depuis quatre ans, Sa Béatitude, chassée sans procès ni jugement, vivait dans l'exil, pleurée par ses fidèles Arméniens.

L'avènement du nouveau sultan Mourad leur a ménagé l'occasion de solliciter de nouveau ce rappel. Mais la Sublime Porte, sous un prétexte ou sous un autre, avait cherché à décliner leur requête.

On se demanda alors si Mgr. Hassoun ne pouvait et ne devait pas profiter de l'amnistie générale accordée par le nouveau sultan. Des ministres et des fonctionnaires, consultés indirectement sur ce point, répondirent que Mgr Hassoun devait être compris dans l'amnistie ou que, du moins, il n'en pouvait être exclu sans une déclaration formelle d'exclusion. D'autre part, on savait que des notables laïques et ecclésiastiques du parti néo-schismatique, lassés par des déceptions et peut-être pressés par le remords, ne cachaient pas, surtout depuis l'intronisation de Mourad, le désir de voir revenir Mgr Hassoun, en vue de la solution arménienne, pour eux de plus en plus embarrassante. En outre, il y avait à considérer que la mort de Hussein-Avni pacha enlevait aux ennemis des Arméniens catholiques l'homme le plus fougueux et le plus vindicatif.

Toutes ces considérations ont fini par décider Mgr. Hassoun à ne pas attendre de la Sublime Porte une permission explicite de rentrer dans sa patrie, mais à profiter simplement de l'amnistie générale accordée par le nouveau

sultan. D'ailleurs, Mgr Azarian, vicaire patriarcal arménien, n'avait pas manqué de faire remarquer à S. Exc. Safvet pacha, ministre des affaires étrangères, que S. B. Mgr Hassoun était en droit, par suite de l'amnistie, et sans autorisation particulière, de rentrer à Constantinople. Safvet pacha, loin de formuler une objection, avait témoigné, au contraire, son désir personnel de voir applanir la question arménienne, et il dit que la présence de Mgr Hassoun contribuerait beaucoup à atteindre ce résultat. Il convint aussi que, en présence de la fidélité sans pareille que les catholiques de la Bosnie, de l'Herzégovine et de l'Albanie montraient envers S. M. le sultan, la Sublime Porte devait en savoir gré au Saint-Siège, à la France, qui représente en Orient le catholicisme, et par conséquent faire cesser un état de choses si contraire aux intérêts des pays catholiques de l'empire.

L'ensemble de ces renseignements, qui implique, de la part du gouvernement turc, un consentement tacite, décida Mgr Hassoun à rentrer à Constantinople. Il en fit part au Saint-Père, au cardinal Franchi, préfet de la Propagande, et, muni de la bénédiction apostolique, il quitta Rome le 29 juin, et se dirigea sur Constantinople, par la voie de Vienne et de Varna.

Jeudi, 6 juillet dernier, à deux heures de l'après-midi, le bateau autrichien venant de Varna traversait le Bosphore pour se rendre au port de Galata. Il avait à son bord Mgr Hassoun. Mgr Azarian, qui connaissait le jour et l'heure de l'arrivée du bateau, était allé, en compagnie de deux prêtres, à la rencontre du vénéré patriarche. Il est impossible de décrire la joie et les consolations éprouvées de part et d'autre.

Mgr Hassoun se rendit, en embarcation, à l'agence des messageries maritimes françaises, où les préposés de la douane ottomane ne lui firent aucune difficulté dans la visite de ses bagages. De là, il se rendit, en compagnie de Mgr Azarian, à Buyuk-déré, pour loger provisoirement chez son frère.

Il avait été convenu d'éviter toute espèce de démonstration, et dans ce but, aucun avis préalable n'avait été

donné au clergé ni à la communauté arménienne. Mais, lorsque Mgr. Hassoun fut arrivé chez son frère, il ne fut plus possible de cacher la nouvelle. On vit aussitôt accourir chez le patriarche tout le clergé, les notables et les pauvres. Les larmes coulaient de tous les yeux.

Plusieurs ambassadeurs ont envoyé leurs félicitations ou se sont rendus personnellement chez Sa Béatitude. Quelques uns des notables schismatiques lui ont aussi adressé leurs compliments, et l'un d'eux même a voulu lui baiser la main. Parmi les néo-schismatiques, il y a des bruits, très-vagues encore, relativement à un projet de retour d'une partie d'entre eux à l'Eglise catholique. Un grand nombre de personnes appartenant à la colonie catholique de Constantinople sont allés féliciter Mgr. Hassoun. Le délégué apostolique, Mgr Grasselli, et S. Exc. M. le comte de Zichy, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, ont été les premiers.

Le lendemain de l'arrivée du patriarche, Mgr. Azarian s'est rendu auprès de S. Exc. Safvet pacha pour lui annoncer l'heureuse arrivée de Sa Béatitude. Le ministre des affaires étrangères a accueilli la nouvelle avec bienveillance et s'est chargé d'en faire part à S. A. le grand vizir.

Il faut espérer qu'aucun incident fâcheux ne se produira et que la présence de Mgr Hassoun contribuera éminemment à la solution de la question arménienne. Il dépend beaucoup de l'attitude du gouvernement impérial de faciliter cette solution. Avec un peu de bonne volonté, les relations entre le Saint Siège et la Sublime Porte seraient rétablies, et le Saint-Siège pourrait alors envoyer à Constantinople quelque prélat pour féliciter le nouveau sultan, comme cela s'est fait dans le passé. Sa Sainteté Pie IX a manifesté ce désir à Mgr Hassoun ; mais c'est au gouvernement impérial de régler la condition des catholiques, de faire cesser l'état de persécution et de rendre ainsi possible la réalisation du désir du Saint-Père. Le gouvernement turc y gagnerait immensément. Mais les ministres ottomans comprendront-ils la valeur de cette politique ?

Il va sans dire que, malgré le retour de Mgr Hassoun, l'état de persécution de l'Eglise et de la communauté armé-

nienne est maintenu. Tant que l'une et l'autre seront, aux yeux du gouvernement turc, en état de suppression, la persécution restera telle quelle. Le cabinet ottoman se trouve aujourd'hui délivré de l'embarras que l'exil du patriarche avait créé ; il pourrait donc facilement remettre les choses dans leur état premier. Mais les dispositions du grand vizir ne permettent pas, malgré le courant actuel de la politique, d'espérer quelque chose de régulier et de définitif.

En attendant, Mgr Azarian a prévenu, par télégraphe, tous les vénérables évêques et vicaires du patriarcat arméno-catholique de l'heureux retour de Mgr Hassoun, et les réponses exprimant leur joie n'ont pas tardé à arriver.

Il y avait quatre ans que Mgr. Hassoun avait dû quitter Constantinople à la suite d'une inique sentence. Espérons maintenant que le gouvernement turc mettra fin à une persécution qui a fait plus de mal à la Sublime Porte qu'à la communauté arméno-catholique. Celle-ci, par son union, sa constance et son courage, est parvenue à surmonter toutes les difficultés, à briser toute opposition et à confirmer le triomphe du catholicisme sur le nouveau schisme et sur la fausse politique qui a voulu le couvrir de sa protection.